

« AUX LISIÈRES DU PARC »

Toiles de Marie-Odile Biry-Fétique À la galerie B. Gillig

Entre les taches floutées qui font de la lumière des pétales de fleurs et des fleurs des étoiles jetées sur le miroir de nos traversées, se faufile le souvenir, la silhouette de l'enfance.

À travers ses huiles, ses aquarelles, ses dessins aux écolines (encres colorées), ses gouaches au style impressionniste, dérivant parfois vers un expressionnisme abstrait à l'esprit d'un Willem de Kooning, Marie-Odile Biry-Fétique restitue cette atmosphère de l'enfance, où l'on est toujours si près du rêve, peut-être à la lisière d'un pays de merveilles et de chimères, de mirages aux nuances de clairs-obscur entre le paradis et le cauchemar.

Chaque peinture cache une histoire, un conte où la magie menace à tout moment un réveil au réel figurant la conscience déjà présente en l'enfant de sa future mort.

Marie-Odile dit ne pas avoir de style, elle préfère continuer à être libre d'essayer, d'inventer des techniques, là aussi c'est encore sa manière à elle d'explorer des espaces inconnus, de se perdre dans la forêt entre les lianes amazoniennes comme celles qu'elle a peintes à la Robertsau ou de s'échapper comme Alice en suivant un lapin blanc dans l'une des allées de son enfance.

La femme dans l'allée n'apparaîtra qu'avec les dernières touches du tableau ; anonyme, l'inconnue, portant une longue robe au style des dames peintes par Watteau, s'en va, nous tournant le dos, emportant son mystère vers un au-delà, nous laissant face à nous-mêmes, et notre décision de la suivre, ou de poursuivre nos errances imaginaires entre les couleurs et la profondeur que donne son apparition sauvage au tableau.

Elle est nous-même, (nous aussi regardant le tableau de dos aux autres, entrant avec elle) et l'esquisse de nos personnages de contes, la fée qui nous ramenait au monde par son aspect maternel ou nous fascinait parce que provenant d'un autre monde, plus beau, sans doute le nôtre sublimé par la vision utopique d'un monde réinventé. Elle est la clef de notre imagination que le tableau vient réveiller. Mais elle aussi « le voyageur contemplant une mer de nuages », l'image du poète ou du philosophe de Gaspar David Friedrich, seul devant son propre abîme, face au néant qui l'entoure, au gouffre qui l'appelle. La silhouette féminine de Marie-Odile F. incarne à la fois l'interrogation romantique et l'innocence érotique, la joie spontanée de faire chair avec l'univers, elle est le goût de la Beauté confronté à la réalité de la mort.

Dans l'allée, ce couloir des sens, souvenir du Tarne revenu sur la toile de façon récurrente, le même chemin se déploie, chaque fois différemment, selon les miroitements de la mémoire, les palpitations de la lumière, les teintes du souvenir.

Tantôt clair ou obscur, fermé d'un côté, ouvert de l'autre, le chemin invite à la traversée ou rebute, comme dans « Allée de l'ours », où les lianes tressées telles des barrières de bras, créent

une sensation d'étouffement, d'un jardin fermé, sans issue, contenant l'angoisse d'un non-retour, d'un univers d'une profonde noirceur, inquiétant à la manière d'une gravure de Goya.



Ces deux mondes, oscillant entre le jardin d'Eden et le jardin des délices en passant par la forêt de Brocéliande, contiennent l'enchantement du vieux monde, la nostalgie d'un passé encore proche comme la peur de l'inconnu, l'angoisse fascinante, que tout disparaîsse, octroyant l'intensité à l'instant alors sous le coup de la menace d'être effacé.

Au prisme des premières visions, expériences visuelles et picturales, Marie-Odile F. forge son regard, cristallise l'innocence première, qu'elle nourrira de son expérience. Ainsi elle confiera son émerveillement à l'âge de 12 ans dans les salles ovales où elle découvre pour la première fois les Nymphéas de Monet... Plus tard devant le parc des Pourtalès, à la Robertsau, un bras du lac, en son centre fera surgir l'or de ce fond secret que fut le premier regard, et de la promesse faite devant les toiles du maître impressionniste, de restituer elle-aussi les empreintes de sa cosmogonie personnelle.

La magie de l'enfance revient par touches, défilant comme les pages des contes que l'artiste connut petite fille, : les larmes de « La Mélancolie » irriguent le goût de la Beauté, « la couleur », « la tour du poète », racontent cette lisière dangereuse, « l'allée de la demoiselle » invite au passage, à fuir ou s'approcher. C'est bien en pénétrant ces sentiers oubliés, laissant derrière nous nos mues successives, (telles les feuilles déchirées découpées dans du papier japonais puis collées sur les toiles rendant le relief du végétal et la transparence à l'eau des étangs), en laissant notre âme face au tableau, plongeant dans son espace, connectant sa propre plaie intime à la blessure d'une lisière imaginée par le pinceau, que nous serons alors prêts à tomber, tout au bord de nous-mêmes.

Ondine

Exposition jusqu'au 21 décembre
« Aux Lisières du Parc » - Marie-Odile Biry-Fétique
Galerie Bertrand Gillig - 11, rue Oberlin 67000 Strasbourg
tél : 06 03 13 13 35 - info@bertrandgillig.fr